

Te dio pas voleu ma...

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223044>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

L'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

A PROPOS DE L'HIVER ET D'UN PROJET D'ÉMIGRATION

A J. L. Duplan

A PRES avoir longuement médité sur la misérable existence que, durant l'hiver, nous menons dans le canton de Vaud et ailleurs, J. L. Duplan nous invite, ni plus ni moins, à reprendre le geste ancestral — le geste du vieux Divico, lequel secouait si gentiment la poussière de ses chaussures contre les trottoirs de nos villes — et à aller nous établir dans une contrée plus hospitalière que la nôtre. C'est l'émigration avec son long cortège de malades, de geignards et de mécontents. On se garde bien de nous dire comment s'effectuera le voyage. Irons-nous à pied, à cheval, en chars à bœufs ou en « Rolls Royce » ? Il est vrai que cette question n'a aucune espèce d'importance puisqu'il s'agit, avant tout, d'une question de principe. Car le principe de l'émigration une fois voté par le peuple souverain (et ce jour-là, les femmes auront droit de vote), il se trouvera bien quelque part, un Orgétorix en jupons qui se chargera volontiers de préparer l'expédition nouvelle. Un journal sera fondé. Il portera vraisemblablement le titre de « Mouvement expéditionniste » et sous la rubrique : « L'Ideé marche... » paraîtront une série d'articles, du plus haut intérêt, sur le pays « décollant de lait et de miel » dans lequel nous devons transporter nos pénates.

Il est donc entendu que, six mois durant, dans notre bon canton de Vaud, nous claquons des dents, souffrons des engelures et buvons du thé de bourrache, tandis que la pluie tambourine sur nos toits ou que la bise souffle en rafales et décore les vaches qui se rendent à l'abreuvoir. Je n'ai garde de m'insurger contre de telles affirmations, je me borne simplement à constater que c'est durant cette saison, dite froide, qu'il y a le plus de représentations théâtrales et le plus de soirées dansantes au cours desquelles les dames arborent les plus beaux décolletés. Je ne leur en fait pas un grief, au contraire, ayant pour principe de toujours admirer la plus belle partie du genre humain. Cependant, après les six mois d'hiver, viennent six autres mois que notre aimable correspondant, pour une cause encore mal connue, feint d'ignorer. Je n'en parlerai pas, moi non plus, sachant par expérience qu'aux premiers jours du printemps les Vaudois mangent de la rhubarbe, qu'en été ils dansent aux abbayes et qu'en automne ils remplissent leur cave d'un joli vin qui n'a pas manqué de soleil.

J'essaie simplement de me mettre dans la peau d'un bon paysan vaudois à qui l'on viendrait tenir le petit discours suivant :

— Jean-Louis, mon ami, écoute ce que je vais te dire. On gèle, ici, dans ton village. Laisse-là ton domaine, ta maison, tes cochons, tes vaches, ton vin bouché, ta place de municipal et ton fauteuil de conseiller de paroisse. Abandonne tout cela et pars, toi et les tiens, pour un grand voyage. Dès demain, tu sortiras le char à échelles dans lequel tu mettras un peu de literie, deux ou trois duvets, une « coïte » et un broussetout de rechange. Tu attèleras les chevaux que ton fils, le dragon, conduira sans peine. Quant à toi, tu prendras le char à pont, traîné par deux bœufs. Et sur ce char, il y aura ta femme, tes filles, le fourneau-potager, la batterie de cuisine,

le fer à bricoles, la huche à pain et le traberzet pour faire boucherie. Si tu as de l'escient, tu réserveras une petite place pour deux ou trois bouteilles de Gollion que tu offriras aux indigènes, lors de ton arrivée, histoire de voir leurs grimaces en dégustant cette « fine goutte ».

Après avoir bu un dernier verre d'eau de cerises pour te ragaillardir, tu feras claquer ton fouet et... en route ! A Genève, Jules César ne sera pas là pour t'arrêter, puisque Jules César est mort depuis longtemps. A défaut d'un général romain, il y aura bien deux ou trois gabelous qui t'attendront à la frontière. Tu n'auras qu'à présenter ton passeport et le tour sera joué. Ensuite, pour te donner du cœur au ventre, tu entonneras le « Chant de notre Rhône » qu'un de nos meilleurs écrivains a composé tout exprès pour célébrer ce grand voyage. Sois tranquille, vous serez nombreux. Il se trouvera facilement un régiment pour vous donner le ton et pour battre la mesure. Vous marcherez en rangs, de manière à occuper toute la route. Il y aura, à gauche, les témoins du Brassus et à droite les basses de l'Union chorale de Lausanne. Le milieu de la colonne sera occupé par tout le menu fretin des autres sociétés de la Cantonale ». A vous tous, vous ferez un tel boucan que les populations épouvantées s'enfuiront à votre approche, vous laissant les meilleures terres. Ce sera le moment de vous installer dans cette belle Provence où Divico ne sut pas rester parce que cette « poison de soleil » lui faisait mal à la tête. Si vous êtes sages et surtout si vous ne perdez pas votre temps à faire passer les vaincus sous le joug, peut-être qu'avec la permission de Tartarin de Tarascon et celle, beaucoup plus importante, d'André Tardieu, vous pourriez vous installer dans le Midi, mais ce n'est pas sûr.

On vous enverra peut-être plus loin, de l'autre côté de l'eau, dans cette belle contrée du Soudan où, comme dit J. L. Duplan, « on peut se passer de mitaines ». Ce sera le moment d'amaïdouer les Mandingues et les Peuhls en leur offrant, tout de suite, trois verres de Gollion...

J'imagine que le bon paysan vaudois à qui l'on tiendrait ce petit discours répondrait à peu près ceci :

— D'abord, laissez-me voir réfléchir. On ne prend pas une décision de cette importance à brûle-pourpoint. Premièrement, êtes-vous sûr qu'il y aura de la place pour nous là-bas. Et puis, même s'il y en avait, qui vous dit qu'on pourrait s'habituer aux coutumes et aux habitudes des populations du Soudan. Pour un petit rhume de cerveau qu'on éviterait, pour une bronchite de moins, on risquerait d'attraper les fièvres ou bien quelque chose de pire. On n'aurait point d'engelures, ça c'est sûr, mais en enfilant ses souliers, le matin, on risquerait de mettre le pied sur un serpent venimeux. Enfin, qui vous dit qu'on retrouverait, là-bas, la fondue au fromage, le taillé aux greubons et la saucisse aux choux. Non, croyez-moi, restons chez nous, même durant l'hiver.

L'hiver de notre pays, mais c'est une bénédiction ! S'il n'y avait pas d'hiver, quand donc prendrions-nous le temps de faire boucherie et de manger la « fricassée ». Ah ! ces diners de boucherie, je ne les donnerais pas pour toutes les bananes et les mandarines du monde. On se met à table à midi et l'on ne retourne à son travail que

beaucoup plus tard, « quand la peau du ventre — comme dit Rabelais — s'est beaucoup éloignée des rognons ».

Si l'hiver n'existait pas, mais quand renouvelerait-on nos autorités communales ? Le législateur a bien fait les choses. Il sait qu'en novembre les semailles sont faites et la betterave rentrée. Plus de vaches en champs, aucun travail sérieux. On a donc tout le temps qu'il faut pour nommer la municipalité et le syndic. Après avoir gouverné, on peut aller à l'auberge, boire un coup, se quereller avec ses voisins et donner, s'il le faut, un coup de poing sur la table. N'est-ce pas Juste Olivier qui a dit :

*Un peu de dispute ramène,
Foin des gens toujours endormis...*

Moi je dis que, si les élections communales avaient lieu en été plutôt qu'en hiver, c'en serait fait de notre démocratie !

Tant qu'il y aura un canton de Vaud entre les Alpes et le Jura et des vignes sur les bords du Léman, les Vaudois préféreront rester chez eux. Plutôt que de créer des incidents diplomatiques ou de se battre avec les gens de Tarascon ou de Conakry ils aimeront dix fois mieux boire trois verres à la cave en mangeant, sur le pouce, un rond de saucisson et un quignon de pain de ménage. Ils iront volontiers faire un voyage d'agrément, mais c'est seulement au retour, en revoyant le clocher de leur village, qu'ils entonneront de tout leur cœur : « Vaudois, un nouveau jour de lève ! »

Jean des Sapins.

De l'art de voler. — Le spectateur, au parc d'aviation, le nez en l'air :

— C'est dangereux de voler comme ça, mais ça doit bien rapporter.

Le pick-poket, par confusion :

— Euh !... Six mois à un an de prison... ça dépend des juges.



TE DIO PAS VOLEU MA...

FREDERI et Davi l'étant prâo camarado se vo volâi mà ein avâi adî ion que coudhîve djuvi on tor à l'autro. Lâo metî l'étâi de corre tote lè faire dâo paî po marchandâi tote sorte de bîte, dâi grôche et dâi petite et d'inguieusâ ti lè payisan que sè fyâvant à leu. Mâ l'è principalameint Davi que l'étâi lo pllie fin. L'arâi einrossi lo diabllo, assebin vo pouâide craire cò n'arâi pas einrossi. Mîmameint Frèderi lâi a passâ quemet lè z'attro et tot parâi l'étâi pas tant facilò, mà, vo sède, Davi l'étâi d'on velâdzo iò lo bon Dieu lâi avâi jamé passâ.

L'étâi, crâio, po dâi caion que Davi l'avâi reveindu à Frèderi. Dèvevant pèsâ tant et pu s'èin manquâve la mâtî. Frèderi l'a payî po ne pas einmandzî dâi nièze, mà lâi a de dinse :

— Accuta, Davi ! Vu pas redèvesâ de clliâo caion. Sant pas ti âi z'èbouèton, l'è su. Mâ, tot parâi, s'on sè trovâde dâi iâdzò ein socièti et que lâi ausse on crôûio gieu po tè dere voleu, tè foudrà bin m'estiusâ se ne dio pas lo contréro !

D'apri Frîdolin.